Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 4

Artikel: Le moine
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188128

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-deuxième année. N° 4 Samedi 26 Janvier 1884.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Le moine.

Ce que nous allons raconter se passait il y a une vingtaine d'années, dans un hôtel de Bex. C'était un soir d'hiver; sept ou huit voyageurs se trouvaient à table, servis par l'hôtesse, peu secondée encore par sa domestique, une jeune Bernoise fraîchement débarquée et ne sachant le français qu'à moitié.

Au nombre des voyageurs était un curé valaisan qui, très fatigué et ayant soupé avant les autres, manifesta le désir d'aller se coucher de bonne heure. Entendant cela, l'hôtesse court à la cuisine et dit à la servante: « Marie, il vous faut mettre le moine au numéro 7 ».

— Oui, matame.

Disons tout de suite que le *moine* était une espèce de cage en bois qu'on mettait dans le lit, et au milieu de laquelle se plaçait une chaufferette. La bassinoire dont on fait usage aujourd'hui, était encore inconnue à Bex.

La domestique, croyant qu'il s'agissait du curé, s'empressa de le conduire dans la chambre numéro 7. Un quart d'heure après, sa maîtresse, tout entière à sa besogne, lui dit: « Maintenant, Marie, allez vite mettre le moine au numéro 9.

— Oui, matame.

Et la Bernoise d'aller heurter au numéro 7 et de dire au curé qu'il doit passer au numéro 9. »

Ce voyageur, qui venait de se fourrer au lit et qui s'arrangeait au mieux sous son duvet, maugréa quelque peu; mais supposant qu'on avait fait une erreur, passa son pantalon, prit le reste de ses vêtements sous le bras et alla s'installer dans le lit de la chambre voisine.

Vingt minutes s'écoulent, et la bourgeoise toujours fort occupée, allant et venant de la cuisine à la salle à manger, donne l'ordre à la servante de mettre le moine au numéro 6, voulant ainsi chauffer successivement tous les lits qui devaient être occupés ce soir là.

La bernoise trouva le procédé un peu extraordinaire, mais ne connaissant que la consigne, elle alla aussi résolument que la première fois prier le pauvre curé de prendre le numéro 6. Réveillé en sursaut, il s'assit sur son lit et fit entendre des murmures d'indignation faciles à comprendre.

Cette réception fit redescendre Marie à l'office : « Matame, dit-elle à sa maîtresse, le moine y vé pli changer de chambre. »

De là une discussion très comique entre les deux femmes qui avaient mille peines à s'entendre. Sur ces entrefaites arrive le patron, qui savait quelque peu d'allemand. Tout s'explique alors pour les maîtres de la maison, qui se regardent consternés, tandis que la Bernoise se demande encore quel crime elle peut avoir commis.

Enfin le mal étant fait, il s'agissait de le réparer ; aussi, sans ajouter un mot, le maître descend à la cave, prend délicatement une bouteille d'Yvorne, poussiéreuse et vieille de dix ans, et s'en va heurter à la porte du curé. Dérangé pour la troisième fois, à bout de patience, exaspéré, ce dernier oublie sa sainte vocation et crie d'une voix étouffée par la colère :

« Allez au diable!! »

Ce fut en vain que le maître de l'hôtel voulut lui faire entendre qu'il venait s'excuser et lui offrir un verre de ce qu'il avait de mieux dans sa cave; le curé, qui n'avait pas bien compris ce qu'on lui disait, et qui redoutait un troisième déménagement, ne répondit plus un mot, se promettant bien que si jamais il revenait à Bex il coucherait à la belle étoile.

Napoléon amoureux
ou Joséphine à la guerre.

M. Imbert de Saint-Amand a fait paraître dernièrement chez Dentu, à Paris, un volume intitulé: *la Citoyenne Bonaparte*, qui, à en juger par les fragments qu'on va lire, doit renfermer des choses excessivement intéressantes.

Les passages que nous reproduisons nous montrent Bonaparte au début de sa glorieuse carrière.

C'était en 1796. Agé de 27 ans, et déjà revêtu du titre de général de division, Bonaparte, qui venait d'épouser la belle Joséphine, veuve du vicomte de Beauharnais, fut nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, alors battue, désorganisée et sans argent. Quelques mois plus tard, depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique, depuis les montagnes du Tyrol jusqu'au Vésuve, toute la péninsule retentissait du nom du jeune héros. Mais il fallait soutenir ce rôle éclatant, conserver cette gloire si rapidement acquise, car l'Autriche levait des armées bien supérieures en nombre, et il ne fallait compter ni sur Venise, ni sur la Sardaigne, ni sur le roi de Naples.

En résumé, tout était encore à faire, et à peine Bonaparte avait-il eu la joie de voir sa femme qu'il